Ami du Clergé du 8 avril 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Ouverture du Mois de Marie. — I. Les convenances de cette belle dévotion et la manière de la pratiquer, 177. — II. C'est une fête, une prière, une prédication, 179.
Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — I. Sainte Jeanne d'Arc et l'apathie humaine, 181. — II. Jeanne d'Arc et l'Eucharistie, 183.
Pour des Communions solennelles. — *Aux Vêpres :* La foi, 185.
Le mot du Pasteur. — XXIV. *4e Dimanche après Pâques :* La conscience, 187.
Les personnages évangéliques. — CI. Le mauvais larron, 188. — CII. Le bon larron, 190.

OUVERTURE DU MOIS DE MARIE

I

LES CONVENANCES DE CETTE BELLE DÉVOTION ET LA MANIÈRE DE LA PRATIQUER

Mes frères,

Vers la fin du XVIIIe siècle, par une belle soirée du mois de mai, à Rome, un enfant du peuple, saisi d'une sainte inspiration, réunit ses petits camarades, les entraîna sur la place publique au pied d'une statue de Marie, et là, à genoux devant l'image vénérée, il se mit à chanter avec eux les litanies de la Sainte Vierge. Après qu'ils eurent chanté et prié, ces enfants se séparèrent joyeux et ravis. Le lendemain, et les jours qui suivirent, la pieuse et aimable troupe, augmentée de ceux qu'elle avait pu dérober à leurs jeux, accourut au rendez-vous de la veille et renouvela ses cantiques et ses invocations.

Cette idée ne devait pas périr. Elle fit bien vite son chemin. L'élan donné se communiqua rapidement. Les mères suivirent leurs enfants et, sur les places de Rome, partout où se dressait une statue de la Sainte Vierge, on put voir des groupes de fidèles pieusement agenouillés et chantant des cantiques à la Reine du ciel.

Bientôt cette dévotion franchit les limites de Rome. Le souffle de la piété l'emporta par-dessus les monts, au delà des mers, à l'Orient et à l'Occident, et maintenant c'est le monde catholique tout entier qui s'agenouille devant l'autel de Marie et lui redit pendant un mois ses prières et ses cantiques. Vous aimez trop la Sainte Vierge, m. f., pour refuser de vous associer à ce magnifique concert de supplications et d'hommages. Laissez-moi donc vous expliquer en quelques mots les convenances de cette belle dévotion et la manière de la pratiquer.

I

D'abord, pour quelle raison s'est-on décidé à consacrer à la Sainte Vierge *un* des douze *mois* de l'année ? C'est, m. f., dans le but de lui assurer des hommages plus complets et ainsi de mériter de sa part de plus grands bienfaits. Déjà, sans doute, chaque jour Marie occupait dans les prières des fidèles une place spéciale : après le *Pater,* ne récite-t-on pas l'*Ave Maria,* et la voix de la cloche ne nous invite-t-elle pas le matin, à midi et le soir à prier notre Mère du ciel ? — Chaque semaine, Marie avait son jour propre, le samedi, comme Jésus a son dimanche. — Dans le cours de l'année, il y avait des fêtes nombreuses en l'honneur de la Sainte Vierge : l'Eglise célèbre avec magnificence tous les mystères de sa vie et de sa mort, depuis sa Conception immaculée jusqu'à sa triomphante Assomption.

Mais ces solennités, si multipliées qu'elles fussent, ne répondaient suffisamment ni aux grandeurs de Marie ni aux désirs de ses serviteurs. Une fête qui se lève avec le jour et qui finit avec lui, une fête même qui se prolonge pendant une semaine, ne pouvait suffire. Il fallait une fête durable, permanente, ou plutôt une succession de fêtes. Voilà pourquoi l'Eglise, toujours attentive au bien de nos âmes, nous convoque pendant un mois entier et tous les jours au pied de l'autel de Marie pour l'honorer, la bénir et la prier.

II

Mais pourquoi est-ce le *mois de mai* et non un autre, qu'on a choisi pour le dédier à la Sainte Vierge ?

Quand vous faites un présent, m. f., n'aimez-vous pas à donner ce que vous avez de mieux ? Et surtout, si c'est à votre mère que vous destinez ce présent, ne tenez-vous pas à ce qu'il soit le plus beau possible ? Eh bien ! les choses ne pouvaient se passer autrement à l'égard de notre Mère du ciel. Le mois de mai étant le plus beau mois de l'année, c'est lui et non un autre qu'on devait choisir.

Il y avait à ce choix bien d'autres raisons encore.

1. Par ses vertus comme par ses bienfaits, la Sainte Vierge mérite l'admiration, l'amour, la reconnaissance des chrétiens; l'Eglise la salue comme la mère particulièrement digne d'être aimée, *Mater amabilis.* Si une époque de l'année doit lui être consacrée, n'est-ce pas celle où, sous l'influence du soleil printanier et avec la végétation nouvelle, tous les cœurs se dilatent et s'ouvrent à la joie ? — Par sa beauté et sa pureté, la Sainte Vierge se présente à nous comme la plus parfaite des existences. L'Eglise dans ses chants l'appelle le lis de la vallée, la rose mystérieuse. S'il convient de l'honorer, n'est-ce pas surtout dans le mois des fleurs et au moyen des fleurs? — Rien que par son nom, dit S. Bernard, Marie est pour nous comme un doux parfum et une délicieuse mélodie. Le mois qui lui revient, n'est-ce pas tout naturellement celui où les plus délicieuses senteurs embaument l'atmosphère, où les oiseaux eux-mêmes nous donnent leurs plus beaux chants ? — Oui, entre le mois de mai et la Vierge, Mère de Dieu, il y a des rapports frappants et l'Eglise, en choisissant ce mois pour honorer Marie, n'a fait que consacrer une harmonie que tout proclamait.

2. Du côté de l'homme également, il y avait mille raisons d'adopter ce mois et de l'offrir à la Sainte Vierge. C'est surtout dans le mois de mai que se décident nos intérêts matériels les plus chers. A l'heure présente, où est la nourriture de l'homme ? Où est le pain de chaque jour si nécessaire à notre existence ? Où sont les autres produits de la terre ? Ah ! m. f., vous ne regardez qu'en tremblant ces

plantes si frêles, ces boutons si tendres, ces fleurs si délicates. Un vent trop sec, une nuit trop froide, un soleil trop ardent, une saison trop pluvieuse, quelques insectes, un rien suffirait pour tout compromettre. Mais vous savez aussi que la Sainte Vierge peut employer son crédit à amener en faveur des biens de la terre une heureuse disposition du temps et à conserver aux hommes ce qui leur est indispensable. Choisir le mois de mai pour le dédier à Marie, c'était donc placer les moissons nouvelles sous la protection spéciale de la Mère de Dieu, et c'est ce que l'Eglise a eu en vue. Déjà, à cet effet, sous le nom de Rogations, elle avait établi des prières publiques ; l'institution du mois de Marie est une nouvelle preuve de sa sollicitude pour vos affaires temporelles. Habitants de la campagne, il y a là pour vous une raison qui doit vous rendre cette dévotion particulièrement chère. Suivre les pieux exercices du mois de Marie, c'est s'intéresser à la prospérité des biens de la terre, c'est travailler de la manière la plus efficace à leur conservation.

3. D'autres raisons d'un ordre plus élevé recommandaient aussi le choix du mois de mai pour être consacré à la Mère de Dieu. Plus que jamais, en ce moment, nous avons besoin de son aide. Après les réflexions salutaires du Carême, après les douces émotions de la communion pascale, il importe d'assurer notre persévérance et de nous préserver de toute rechute dans le péché. Or, qui mieux que la Sainte Vierge peut nous obtenir cette grâce ? Le mois de Marie vient à l'heure opportune pour nous rappeler nos bonnes résolutions et nous maintenir dans la fidélité au devoir. — Puis voici qu'approche la saison de reprendre les travaux des champs. Bien souvent la sueur coulera de votre front, la fatigue raidira vos membres, votre corps souffrira durant ces jours pénibles. Et vos âmes ? Ah ! vos âmes ! nous ne sommes pas sans inquiétude sur les dangers qu'elles courront. Absorbées par des travaux incessants, entraînées par toutes sortes de préoccupations matérielles, nous avons bien peur qu'elles abandonnent la prière, qu'elles négligent leurs devoirs religieux, qu'elles oublient leurs promesses et leurs résolutions de Pâques. Elle est donc bien placée, au seuil d'une saison si occupée et si périlleuse, cette institution du mois de Marie destinée à vous procurer des grâces particulières au moyen desquelles vous résisterez au mal et échapperez aux dangers qui vous menacent.

III

Mais enfin, pourquoi est-ce *à notre époque* et non à une autre que s'est établie et propagée cette dévotion du mois de Marie, si populaire et si aimée ? C'est, m. f., parce que l'un des besoins les plus pressants des temps actuels appelait cette dévotion. Chaque siècle a ses tendances, ses goûts bien caractérisés : l'Eglise est obligée de s'y prêter et d'en tenir compte. L'un a été un siècle de pénitence : et l'on a vu alors l'Eglise bâtir ces nombreux monastères où des populations entières venaient s'abriter et prier. L'autre a été un siècle de guerres : et l'on a vu alors l'Eglise organiser ces expéditions gigantesques nommées *Croisades*, rassembler ces armées formidables qui ont été délivrer et reconquérir le tombeau du Sauveur. Voici un siècle de découvertes : alors l'Eglise envoie des missionnaires intrépides qui vont planter la croix jusque sur les rivages les plus lointains. Vient un siècle de science : l'Eglise fonde des universités et des écoles d'où la lumière se répandra partout.

Or, notre époque aime particulièrement les réjouissances, les distractions, les fêtes. Elle est surtout accessible aux choses qui frappent les sens. Il lui faut des exercices de piété attrayants, parlant à ses yeux et à son cœur. Alors est apparue la dévotion du Mois de Marie, s'adaptant à nos goûts, à nos mœurs, j'allais dire à nos faiblesses, pour les élever, les sanctifier, les surnaturaliser. Nous voulons des réjouissances : le mois de Marie nous offre ces joies vraies et pures que l'on goûte aux pieds des autels. Nous voulons des chants, des fleurs : avec ces fraîches parures et ces pieux cantiques, le mois de Marie répond à nos désirs. Nous voulons des fêtes : et voici que l'Eglise déroule sous nos yeux pendant un mois entier une succession ininterrompue de riantes et douces solennités.

Ainsi, à tout point de vue, le mois de Marie est une institution éminemment opportune et salutaire, répondant tout à la fois à nos dispositions les plus intimes et à nos besoins les plus vrais. Embrassons-la donc, cette dévotion, avec ardeur, puisqu'elle répond à nos intérêts les plus chers, et proposons-nous de bien passer le mois de Marie.

IV

Qu'avons-nous à faire pour cela ?

1. Tout d'abord, consacrer à la Sainte Vierge tous les jours du mois de mai et n'en laisser passer aucun sans accomplir quelque prière en son honneur.

Si rien n'y fait obstacle, c'est à l'église et devant l'autel de Marie qu'on doit s'acquitter de ce devoir. Outre que les actes de piété accomplis en commun sont plus agréables à la Sainte Vierge, ils offrent aussi plus de douceur et de consolation à ceux qui les font. Nulle part le cœur du chrétien n'est plus saintement satisfait ni plus favorablement disposé aux impressions de la grâce qu'au pied des autels de Marie.

Mais surtout il trouve dans cette pratique publique du mois de Marie une abondance de grâces et de mérites. Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, a dit N.-S. Jésus-Christ, je me trouverai au milieu d'eux pour exaucer leurs prières. Après cela, comment douter que dans nos pieuses réunions du mois de mai Jésus et sa sainte Mère ne répandent sur nous en abondance leurs trésors et leurs bénédictions ? Faites donc, m. f., tout ce qui sera en votre pouvoir pour vous rendre à l'église chacun des jours du mois de Marie, fallût-il pour cela vous imposer quelque gêne, quelque fatigue : la Sainte Vierge mérite bien ces efforts, elle saura vous en récompenser.

Toutefois, je le sais, il y a dans la paroisse bien des personnes qui, à raison de leur éloignement ou de leurs occupations, ne peuvent se rendre chaque jour à l'église. Seront-elles donc privées des avantages attachés au Mois de Marie ? Non, m. f. A la rigueur, on peut faire chez soi les saints exercices du mois de Marie. Qu'y a-t-il à remplir dans ce cas ? Réciter chaque jour en son particulier quelque prière en l'honneur de la Sainte Vierge. Mais je voudrais que cela se fît avec une certaine solennité. Combien il est édifiant de voir, à l'approche de ce mois, les petits enfants se mettre à la recherche des plus belles fleurs et dresser sous les yeux de leur mère un autel à Marie ! Dans l'endroit le plus convenable de

la maison, on prépare une sorte de petit trône sur lequel on place une image ou une statue de la Vierge ; de chaque côté on dispose quelques vases de fleurs et quelques flambeaux, et c'est là, devant ce petit autel domestique, que la famille se réunit chaque jour pour réciter en commun le chapelet et la prière du soir. Oh ! comme ces réunions intimes contribuent puissamment à entretenir la piété dans la famille, et comme du haut du ciel la Vierge doit sourire à tant d'innocence et d'amour ! Parents chrétiens, conservez cette sainte coutume avec un soin pieux : elle sera le charme et la joie de votre foyer.

Pendant ce mois béni, vous prierez donc la T. S. Vierge ; aucun jour ne se passera sans que vous lui adressiez quelqu'une de ces belles invocations qui se nomment le chapelet, les Litanies, l'*Angelus*, le *Souvenez-vous*. Si jamais il faut avoir pleine confiance en Marie, c'est bien en ce moment. Sans doute, Celle dont les mains sont pleines de grâces est toujours prête à les répandre sur nous ; en quelque temps qu'on l'invoque, on est toujours sûr d'être exaucé, et S. Bernard nous affirme qu'on ne l'implore jamais en vain. Mais il est des jours où l'on conçoit qu'elle se montre plus magnifique dans ses dons, parce qu'elle reçoit des hommages plus empressés. Or, parmi ces jours glorieux pour Marie, ne faut-il pas ranger les jours du mois de mai où, de tous les coins de la terre, la piété des chrétiens fait monter vers le trône de la Mère de Dieu un concert magnifique de chants et de prières ? Oh ! c'est bien de ces jours que l'on peut dire avec l'apôtre S. Paul qu'ils sont des jours de grâce et de salut pour la terre.

Et puisque nous parlons de prières à adresser à Marie, laissez-moi, m. f., vous exprimer un vœu dont l'accomplissement serait, il me semble, des plus agréables à notre Mère du ciel. Ce serait de vous voir tous, pendant ce mois, vous approcher de la Table Sainte et offrir au moins une communion en l'honneur de la Sainte Vierge.

2. Ai-je besoin d'ajouter, m. f., qu'au milieu de ces saints exercices, vous devrez vous efforcer d'imiter la Sainte Vierge ? Toutes vos prières, toutes vos protestations d'amour seraient vaines si elles n'étaient soutenues par une vie pieuse, digne et de tout point conforme à la vie de votre Mère, car cette Vierge toute sainte et toute pure n'attend pas uniquement les hommages de vos lèvres : elle veut des imitateurs dans ses enfants. Elle exige d'eux ces vertus généreuses dont elle est le modèle insigne et qui sont la meilleure preuve de leur amour pour elle. Un jour qu'un pécheur l'invoquait et lui disait : « Montrez-vous ma mère, » elle répondit : « Et vous, auparavant montrez-vous mon fils ! »

Soyons donc pendant ce beau mois les imitateurs de notre Mère du ciel. Essayons-nous à reproduire dans notre conduite quelques traits de cet admirable modèle, à retracer par exemple son amour de Dieu et son horreur du péché, sa modestie et sa pureté, son humilité et sa douceur, sa patience et sa soumission à la sainte volonté de Dieu. De tous les actes de vertu, de toutes les prières, de tous les efforts, de tous les sacrifices que nous aurons accomplis en son honneur, formons un bouquet dont le parfum réjouira son cœur et nous attirera ses bénédictions et ses faveurs. Ainsi soit-il.

II

C'EST UNE FÊTE, UNE PRIÈRE, UNE PRÉDICATION

> ***Mensis iste primus erit in mensibus anni.***
> **Ce mois sera le premier des mois de l'année.**

Quel est donc, m. f., ce mois qui brille du plus vif éclat dans la couronne de l'année ? Est-ce uniquement le mois des jours sereins et du soleil radieux, qui, sorti des nuages, sourit à la nature en fleurs ? Est-ce le mois des chants harmonieux que les vallées disent aux montagnes, et que les montagnes redisent aux vallées ? Est-ce le mois des parfums qu'exhalent les plantes reverdies et qu'emportent les brises printanières ?

Vos cœurs m'ont répondu : « C'est le mois de Marie ! » Et le mois de Marie, qu'est-il pour la piété chrétienne ? C'est une fête, c'est une prière, c'est une prédication.

I. — *Une fête*

C'est une fête et une fête universelle. S'il nous était donné, comme à l'oiseau, de planer dans l'espace et de contempler du haut des airs ce qui se passe à cette heure sur toute la terre, que verrions-nous ? Dans toutes les églises, depuis la riche basilique jusqu'au plus pauvre de tous les sanctuaires, nous verrions un autel orné de fleurs, resplendissant de lumières, et au sommet de cet autel, et au milieu de ces lumières et de ces fleurs, l'image ravissante de la douce Vierge Marie. Et la foule accourt, joyeuse, empressée ; elle chante, elle prie, elle est en fête.

Et au dehors, que fait la nature renaissante ? Elle se mêle à la joie de la grande famille chrétienne, et elle offre à la Reine des cieux ses guirlandes, sa verdure, ses parfums, ses concerts et l'azur de son beau ciel où se joue la lumière.

Quoi de plus juste ? Marie n'est-elle pas la fleur des champs, le lis des vallées et la rose de Jéricho ?

N'est-elle pas l'étoile du matin, l'aurore à son lever, la lune à son disque parfait, et le firmament où a resplendi le Soleil de justice ?

N'est-elle pas comparée, dans nos divines Ecritures, au cèdre majestueux, au palmier toujours verdoyant, à la vigne chargée de fruits, à la myrrhe odorante ?

Laissez donc la création tout entière apporter à Marie ce qu'elle a de plus embaumé, de plus frais et de plus gracieux, et célébrer avec nous cette longue fête, qui l'emporte par sa durée sur toutes les fêtes de l'Eglise.

Au jour de l'une d'elles, le prêtre est revêtu de ses plus riches ornements, l'encens brûle au sanctuaire, l'orgue s'égaie et les fidèles se pressent dans l'enceinte sacrée. Vienne le lendemain, et l'autel est déjà dépouillé, l'orgue fait silence et le temple est désert. Voilà nos solennités : un seul jour de prières et de chants.

Mais s'agit-il de la fête qui nous ramène aux pieds de la Mère de Dieu ? Chaque soir, pendant un mois, la cloche de sa voix la plus douce donnera le signal du pieux rendez-vous, et pendant tout le mois ce seront des guirlandes gracieusement entre-

lacées, des bouquets fraîchement épanouis, des couronnes de lumières, des hymnes et des vœux.

Quoi d'étonnant ? Nous fêtons une mère.

Depuis qu'au pied de la croix Marie a daigné nous adopter pour ses enfants, l'humanité chrétienne, dans sa reconnaissance, ne sait plus comment lui dire son amour.

Cet amour est devenu peintre, et depuis dix-neuf siècles il reproduit sur la toile les traits presque divins de la Vierge immaculée. Il est devenu sculpteur, et depuis dix-neuf siècles il grave son image dans le marbre. Il est devenu orateur, et depuis dix-neuf siècles il célèbre ses louanges dans toutes les langues de l'univers. Il est devenu poète, et depuis dix-neuf siècles il lui dédie ses harmonies ravissantes et ses chants inspirés. Il est devenu même architecte, et comment compter tous les temples qu'il a construits à sa gloire aux divers points de l'espace et du temps ? Comment énumérer surtout les solennités qui nous rappellent son souvenir, les riches épanouissements de son culte, qui ressemblent aux mille nuances d'un vêtement royal, et ces pieuses manifestations dont la plus riante est assurément ce mois de Marie que l'Eglise a si bien choisi pour le transformer en fête et en prière ?

II. — *Une prière*

Or, comprenez-vous, m. f., la puissance de cette prière qui, pendant un mois et aux mêmes heures, s'élève comme un concert harmonieux de tous les sanctuaires où Marie a son autel ? Je conçois que notre voix solitaire, isolée, se perde souvent dans l'espace, et que le cri de notre misère n'arrive pas toujours à la porte du ciel : le cœur est si froid et l'âme si distraite par les bruits d'ici-bas !

Mais durant ce mois béni où l'amour s'épanche en supplications ardentes, combien serons-nous à prier ? Nous serons des millions d'âmes. Et des millions d'âmes qui, dispersées sous tous les horizons, redisent la même prière et poussent le même cri ! Des millions d'âmes qui, semblables à des barques en détresse, implorent à la fois le secours d'une mère ! Des millions d'âmes qui jettent à tous les échos de la terre les suaves invocations de l'espérance et de l'amour !... Quelle force ! Et se peut-il que la Vierge si bonne, si douce et si clémente, n'écoute pas ces voix qui montent ensemble de l'exil ?

Si son cœur n'était pas toujours ouvert, ce long assaut y ferait certainement une brèche, et par cette brèche nous entrerions dans la cité mystique dont les remparts ne sont jamais ouverts à la justice.

Aussi comment appeler ce mois si cher à la piété chrétienne ? Nommons-le le jubilé de la Vierge Marie. Oui, son jubilé, c'est-à-dire le temps où sur cette échelle de Jacob descendent plus nombreux les anges qui dans leurs coupes d'or recueillent nos prières ! le temps où la divine Bergère court sur tous les sentiers à la recherche des brebis égarées ! le temps où s'ouvre la fontaine scellée d'où jaillissent sur les terres arides les eaux vives et abondantes de la miséricorde !

Quel est donc celui qui ne s'empresserait d'aller puiser à cette source ?

N'avons-nous pas à prier pour l'Eglise ? Marie était au Cénacle lorsque fut lancée sur les flots l'Arche sainte qui nous porte à travers les tempêtes aux rivages du ciel, et si jamais cette Arche ne s'est échouée contre un écueil ou n'a sombré sous les vagues, à qui le devons-nous ? A la Vierge puissante qui tient en main le gouvernail et de sa parole apaise les tourmentes.

N'avons-nous pas à prier pour la France ? Marie l'a choisie pour son royaume, et nous sommes entre toutes les nations le peuple de sa tendresse, et de nos jours, lorsqu'elle a daigné en signe d'espérance se manifester à la terre, où a-t-elle apparu ? Lourdes l'a vue avec sa robe blanche comme la neige des montagnes et sa ceinture d'azur ; Pontmain avec son immense tristesse ; la Salette avec des larmes dans les yeux... Et la Salette, Pontmain et Lourdes, autrefois perdus dans l'oubli, sont devenus trois reliquaires sacrés, depuis que Marie les a touchés de son pied virginal.

N'avons-nous pas à prier pour nos familles ? A cette heure de défaillance et d'impiété, ne trouverons-nous pas sous notre toit et à notre foyer des âmes que le vice risque de flétrir, des âmes qui, dans la nuit du doute et de l'erreur, ne savent plus retrouver leurs sentiers, des âmes dévastées peut-être et qui ressemblent à des temples en ruines ? Et Marie n'est-elle pas la suprême espérance des grandes infortunes de l'esprit et du cœur ?

N'avons-nous pas à prier pour nous-mêmes ? Que sommes-nous ? Des voyageurs attardés. Après de longues années de marche, nous devrions approcher des hautes cimes où brille la vertu. Et nous voilà cependant sans courage et sans ardeur au pied de la montagne... Mais voulons-nous un enseignement qui nous remette au cœur les saintes énergies de la lutte ? Le mois de Marie n'est pas seulement une fête et une prière, il est encore une prédication.

III. — *Une prédication*

Et quel est l'apôtre choisi de Dieu pour nous entraîner à sa suite ? Cet apôtre, c'est Marie. Il me semble l'entendre nous dire dès ce soir, du haut de son autel : « Regardez-moi et faites selon le modèle qui est placé sous vos yeux. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous marchiez sur mes traces. Soyez donc mes imitateurs, comme je l'ai été de mon Fils Jésus. »

Quelle est en effet la sainte qui ait mieux connu que Marie tout ce qu'il y avait de perfection adorable dans l'âme de Jésus, vrai sanctuaire de la divinité ? Quel est le saint qui ait compté comme elle tous les battements de son cœur, recueilli toutes les paroles de ses lèvres, et suivi tous ses pas de Bethléem à Nazareth et de Nazareth au Calvaire ?

Marie a passé comme son divin Fils par toutes les épreuves, toutes les angoisses, tous les chemins les plus rudes de la vie, et il n'est pas de vertu qui ne soit épanouie dans ce jardin fermé.

Etes-vous pauvre et trouvez-vous que la Providence ne vous a point fait une part assez large dans la distribution de ses biens ? Marie, la fille des rois, est condamnée à manger le pain du travail dans le plus modeste des ateliers.

Portez-vous au front une couronne d'épines ? Marie a tellement souffert qu'elle a mérité d'être appelée par les siècles la « Mère des douleurs ».

Etes-vous aux prises avec la tentation qui trop souvent déracine les âmes ? Marie vous précède dans la solitude où, loin du monde et de ses périls, elle abrite sa barque qui pourtant n'avait rien à craindre des tempêtes.

Sentez-vous que l'orgueil soulève en votre cœur

des orages ? Marie vous dit du sein de ses grandeurs : « Dieu a regardé la bassesse de sa servante, et il m'a choisie dans mon obscurité pour manifester avec plus d'éclat les merveilles de sa puissance. »

Et ce qu'elle vous demande, durant ce mois que l'Eglise consacre à la chanter et à la bénir, c'est que vous graviez dans chacune de vos œuvres une empreinte de sa vie. « Que m'importent, vous dit-elle, les trônes que vous m'élevez dans mes temples, fussent-ils portés sur des colonnes d'or ? Bien plus riche est celui que j'occupe dans la gloire éternelle à la droite de Dieu.

« Que m'importent les faisceaux de lumières qui brillent sur mes autels ? Toutes ces lumières valent-elles les étoiles qui forment mon diadème royal et le soleil qui me sert de manteau ?

« Que m'importent les fleurs dont vous tressez des bouquets et des guirlandes ? Mieux vaut le parfum de l'encens qui brûle au ciel dans les urnes des séraphins, en présence de l'Agneau.

« Que m'importent enfin toutes les mélodies de la terre ? Il n'est point de voix suaves comme la voix des anges, ni de concerts qui ressemblent aux concerts des élus.

« Dressez-moi donc un autel dans votre cœur, et sur cet autel, tous les jours, immolez une nouvelle victime et vous recevrez en retour mes plus riches faveurs. »

Oui, m. f., nous le dresserons, cet autel ; nous les immolerons, ces victimes. Et la divine Glaneuse, recueillant ces divers sacrifices et ces immolations, fera de tous ces épis une gerbe abondante qui, présentée par ses mains, charmera le cœur de Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINTE JEANNE D'ARC

I

SAINTE JEANNE D'ARC ET L'APATHIE HUMAINE

Mes frères,

Lorsqu'on étudie attentivement l'incomparable épopée de notre sainte héroïne, on constate avec peine qu'à côté de nobles et généreux dévouements à la cause nationale, le pays a fait preuve, en général, d'une inconcevable insouciance. N'était-ce pas là une face de cette « grande misère au royaume de France » dont S. Michel entretenait la future guerrière ? On gémissait, on souffrait du joug anglais et de tous les maux qu'il déchaînait sur tout le territoire Mais combien y avait-il de Français à s'en émouvoir, désireux, préoccupés d'y porter remède et prêts à payer de leur personne et de leurs subsides ? Déjà alors on se retranchait dans cet égoïsme, cet individualisme, ce culte du moi qui est une des caractéristiques de notre époque. Dieu le permettait comme une épreuve pour celle qu'il destinait à délivrer la France, et aussi comme une leçon dont il savait que nous aurions besoin.

Cette leçon, essayons de la dégager, afin de nous préserver nous-mêmes de la veulerie qui triomphait chez nous avec le règne de l'Anglais.

I. — *La « grande misère »*

Ce mot, à l'étymologie incertaine, désigne la faiblesse, la mollesse, l'insouciance, le manque d'énergie et de volonté. C'est le « faut pas s'en faire » de notre temps, qui exclut tout effort pour éloigner les inquiétudes, qu'on met en avant pour se dispenser de tout sacrifice, qui fait se gaspiller le trésor d'activité par manque de réaction, par peur de toute peine ; la veulerie, c'est l'état de l'âme vulgaire, c'est la négation de tout idéal, c'est la marque de l'égoïsme, c'est la source, et dans tous les milieux, des maux les plus graves, des perturbations aux conséquences les plus funestes.

A Chinon, où s'était réfugié le roi, tout va à vau-l'eau. Charles VII, qui a vingt-cinq ans, semble en proie au relâchement, au dégoût et à cette étrange maladie de la volonté qui est la veulerie. Il est vrai, lorsqu'on porte au plus intime de son âme un doute sur la légitimité de sa naissance et, par conséquence, sur le droit à la couronne, on est excusable de se laisser aller à l'abattement ; mais je n'ai pas à expliquer le défaut d'énergie chez le jeune roi, je me borne à le constater.

La cour, elle, passe son temps à jouer au bilboquet, aux échecs ; les seigneurs chassent au faucon, et des intrigues mettent aux prises les deux partis de la Trémoille et du duc de Bourgogne.

Cette disposition s'est étendue à l'armée ou mieux à ce qu'il en restait et qu'on appelait de ce nom. Celle-ci, dans le désarroi général, ignore où se trouve son devoir et perd, avec le courage, l'honneur et la discipline qui font les vertus militaires. Le pillage est le but de la guerre ; on ne l'envisage que sous cet aspect. En fait de troupes régulières, il reste à peine quelques poignées de paysans mal armés et mal habillés. Plus de combats en règle, rien que des surprises et des embuscades. Plus de chefs, partant plus de parti pour ces hommes qui s'offraient simultanément à l'un ou à l'autre camp, et s'attachaient à celui qui payait davantage.

Et le peuple, découragé, fatigué de tant de défaites, avait laissé s'éteindre en son cœur le flambeau du patriotisme. L'ennemi arrivait-il dans un village, on l'accueillait par des bassesses ; on voyait en lui un libérateur de qui l'on attendait la fin de la grande misère et de toutes les souffrances.

Mais, j'ai hâte de le dire, à côté de ce lamentable spectacle, il en était un autre magnifique que donnait toute une floraison de noblesse, de pureté et de dévouement qui s'épanouissait au grand jour dans la littérature, la peinture, la sculpture, l'architecture. Et je m'étonne qu'on ait dépeint le Moyen-Age comme un amas d'erreurs, de superstitions, d'ignorance et de terreurs, alors que ce fut la grande époque de la foi, de la foi ardente et agissante. De tout ce que le Moyen-Age contenait de beau, de noble et de saint, Jeanne était l'incarnation, la synthèse. Elle fut la « Somme » vivante de la Chevalerie, formée par Dieu pour relever la France de la veulerie dont elle se mourait.

II. — *Jeanne patriote*

Un jour, à 17 ans, la voilà prête pour sauver son roi, en le faisant sacrer, et pour libérer la France. Elle part avec les six hommes qui forment sa première escorte, le cœur rempli de cette vaillance qui n'existe qu'avec une volonté forte et confiante, qui exclut toute insouciance ; et ce courage ne l'abandonnera jamais, même au milieu des plus rudes épreuves, parce qu'il s'appuie sur Dieu et sur la conviction qu'elle a de remplir une mission divine.

Ce fut là tout son génie ; ce fut sa note dominante. Ce fut aussi l'antidote du mal qui rongeait les âmes ; ce fut la raison de ses victoires, comme hélas ! la cause de son martyre.

Je ne vous retracerai pas les diverses phases de sa magnifique chevauchée, qui commencée à Orléans se poursuit à Jargeau, à Meung, à Beaugency, à Patay ; qui lui ouvre à elle, à l'armée, au roi, la route jusqu'à Reims ; qui entraîne la soumission de combien de villes et qui sur tout son passage chasse des cœurs l'indolence d'hier en y ramenant la conscience du devoir.

Je ne vous redirai pas non plus les souffrances intimes qu'elle endure et qui lui viennent de l'hésitation des uns, des rivalités des autres, de la jalousie, des intrigues, de la malveillance des chefs d'armée qui l'entourent. Son courage et sa foi triomphent de tous les obstacles.

Mais un tel courage, né d'une volonté aussi droite, aussi intrépide, devait, pour être fécond, pour engendrer dans la suite des enthousiasmes, mener son héros au sacrifice suprême de la vie, et partant le placer en pleine lumière pour servir de leçon aux embusqués de l'insouciance humaine.

On peut dire que Jeanne, cette fleur de la chevalerie, fut sacrifiée à l'indifférence des hommes ; car si les motifs secondaires ne manquèrent pas pour la condamner, le motif principal qui a poussé les juges est que cette jeune fille, en prenant parti pour une cause qu'ils ont trop mollement défendue, les a jugés et accusés d'un manque de dévouement à la cause de la patrie.

Ils avaient tous, plus ou moins, sans peut-être en avoir conscience, conspiré contre la patrie, les uns par trahison, les autres par calcul et par faiblesse. Un vent malsain d'internationalisme soufflait sur toutes les provinces, sur toutes les familles, sur tous les cœurs. La France allait périr. Jeanne d'Arc est venue dire à tous les utopistes, à tous ceux qui ne reconnaissent pas plus de frontières que de traditions ancestrales, qu'un pays c'est une portion du monde où l'on parle une langue, où l'on vit un culte, une foi, une âme, et qu'elle est venue, elle, jeune fille, de par Dieu, bouter l'Anglais hors de France, défendre ce coin de terre et le rendre à son suzerain légitime, Charles VII.

Mais de cette audace, de cette persévérance à proclamer que ses Voix étaient de Dieu et que dès lors l'Anglais était un usurpateur, Jeanne est morte, et jusqu'au milieu des flammes de son bûcher, elle n'a pas cessé de le proclamer.

III. — *Sa mission actuelle*

Maintenant qu'elle reçoit au ciel la récompense de sa fidélité et de sa force dans l'accomplissement de la volonté divine, il lui reste une mission non moins grande à remplir : c'est de relever notre société française de la veulerie qui la paralyse, puisque le désordre social et moral y règne, puisque l'âme et le cerveau du pays sont plus malades que du temps de Jeanne.

Le laïcisme, en effet, le fléau des temps actuels, issu de la Renaissance, a pris pied chez nous, faisant de l'Etat moderne l'antipode de la chrétienté du Moyen-Age. C'est la négation officielle de Dieu. C'est le péché de l'intelligence, qui cause les plus graves désastres à la Cité comme aux individus. C'est l'odieux conflit du désordre libéral contre l'ordre catholique. C'est le glissement de la veulerie humaine vers une catastrophe.

Veulerie morale, veulerie politique, veulerie doctrinale, tels sont les caractères qui peignent la société contemporaine.

Cependant, à côté de ce courant descendant, monte, Dieu merci ! comme au Moyen-Age, le courant ascendant, timide et timoré encore il y a vingt ans, aujourd'hui résolu, qui a pris à tâche d'enrayer le mal, pour relever la Cité.

« Nous avons du travail plein les mains, s'écriait dernièrement un de nos conférenciers catholiques. Il y a l'unité morale de l'Europe à refaire, les conditions d'un langage commun à retrouver, la philosophie de l'ordre à répandre, la notion de l'homme et de Dieu à rendre manifeste dans les idées et dans les mœurs. Pour restaurer ces grands biens spirituels qui sont perdus, la France est la plus nécessaire de toutes les nations. Ce souffle de notre vie, le monde ne saurait indéfiniment s'en passer. C'est aux jeunes générations (surtout) qu'il appartient de le ranimer, de lui restituer ses vertus contagieuses. Une si grande tâche est bien digne de susciter leurs dévouements qui cherchent un noble but. » (H. Massis).

A vous surtout les jeunes, jeunes filles et jeunes gens, — car, au fond, de toute la vie de Jeanne, c'est la jeunesse avec ses élans, sa vigueur, son énergie, sa franchise qui a déterminé son élection, — à vous qui possédez la vérité, appartient le devoir de continuer sa mission. Rangez-vous derrière son étendard, mettez-vous à son école et marchez vers le noble idéal qu'elle vous a indiqué.

Mais avant que de vous engager à sa suite, il faut que, comme elle le demandait à ses soldats, vous soyez sans peur et sans reproche. Sans peur de ce qui peut advenir, c'est-à-dire, des efforts à tenter, des luttes à soutenir, des coups à recevoir, des résistances à braver, des sacrifices à faire. Sans reproche des défauts qu'on attribue à la jeunesse actuelle, victime de la guerre, de l'individualisme et du sport : de la guerre qui a faussé l'éducation, de l'individualisme qui a engendré l'esprit d'indépendance, du sport qui a débordé sur les préoccupations intellectuelles et religieuses de notre temps. Et s'il n'est pas douteux que la jeunesse d'aujourd'hui est ardente au plaisir, il n'est pas moins vrai qu'elle apporte le même entrain au travail, au développement social et à l'apostolat.

Mettez donc à contribution les belles qualités de votre âge en les dirigeant vers le bien. Appelez à l'œuvre du relèvement national toute la générosité de votre cœur et toutes vos énergies. Et comme, selon le mot de notre sainte héroïne, il ne saurait y avoir trop de dévouements, devenez tous des Français instruits, des chrétiens convaincus. Renouez avec les traditions de foi ancestrales et groupez-vous pour agir efficacement sous les directives de vos chefs autorisés.

Ne laissez pas passer le moment. L'heure est bonne quand il plaît à Dieu. Et ne faites pas doute qu'il lui plaise de vous voir tous vous vouer à cette cause. En avant ! Il faut besogner quand Dieu veut ; et si vous besognez, a dit Jeanne d'Arc, Dieu besognera. Ainsi soit-il.

II

JEANNE D'ARC ET L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Une double fête nous réunit : l'Adoration perpétuelle et la Solennité de Sainte Jeanne d'Arc... Jeanne d'Arc et l'Eucharistie ! Il me semble la voir, avant qu'elle ne parte pour Vaucouleurs, confondue dans l'église de Domremy avec l'humble population du village. Le Saint-Sacrement est exposé et la foule chante l'*O salutaris*. Jeanne, elle aussi, le chante : « O salutaire hostie, vous qui m'ouvrirez les portes du ciel, l'ennemi menace nos jours, accordez-nous force et secours. »

En vérité, elle fut intimement unie pendant sa vie à l'Hostie divine : elle fut une âme vraiment eucharistique, toute pénétrée des effluves du tabernacle ; elle leur dut sa beauté et son héroïsme. Au vrai, elle nous apparaît comme un ange de l'Eucharistie dans son enfance, comme un apôtre de l'Eucharistie dans sa vie guerrière. C'est ce que je vais vous montrer en faisant brièvement passer sous vos yeux la vie de cette sainte de notre patrie, de cette fleur de notre sang : sainte Jeanne d'Arc.

I. — *Jeanne d'Arc, ange de l'Eucharistie*

Jeanne d'Arc naquit à Domremy, village de France situé près de la frontière du duché de Lorraine, le 6 janvier 1412. Ses parents se nommaient Jacques d'Arc et Isabelle Romée. L'enfant grandit autour de l'église toute proche. Demande par demande elle répète le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*, comme un peu plus tard elle redira article par article le Symbole des Apôtres. Sa mère s'efforce en même temps d'inculquer à ce jeune cœur les premiers éléments de la religion.

Ainsi elle se prépare à sa première communion, et elle s'y prépare si bien que son pasteur, Messire Guillaume Fronte, déclarait souvent « qu'elle était une bonne chrétienne et qu'il n'y avait pas la pareille dans toute sa paroisse. » Elle brûle d'amour pour cette petite chose immense, infinie, renfermée dans le ciboire. C'est pourquoi, chaque matin, elle assiste au saint sacrifice de la messe. Au foyer paternel, dans les travaux des champs, à l'heure de l'*Angelus*, quand la cloche enveloppe de prière la vallée de la Meuse, elle lève ses yeux vers l'église qui abrite son Dieu, et son cœur à elle sonne pour la Vierge et lui un *Angelus* d'amour. Le soir, du fond de sa pauvre chambrette, elle voit, à travers les vitraux de l'église, les lueurs tremblantes de la lampe du sanctuaire ; mais son cœur à elle est une lampe plus auguste où la flamme de l'amour ne s'éteint ni jour ni nuit, car, quand elle s'endort, son âme virginale s'envole dans un dernier salut, dans un dernier baiser, vers le Dieu de l'Eucharistie.

Et elle fait sa première communion. Qui dira son émotion quand l'Hostie repose pour la première fois sur sa langue, descend pour la première fois dans sa poitrine ! Qui dira les larmes de joie qui tombent de ses yeux ! Il est en elle, le Dieu que l'univers ne peut contenir ; il est en elle, le Dieu puissant auquel tout obéit ; il est en elle, le Dieu de sainteté qui ne se plaît que parmi les lis. Il est en elle, il est à elle. Elle le possède avec sa divinité et son humanité, avec ses grandeurs et ses amabilités, avec les trésors de sa grâce dont il veut enrichir son âme, avec ses promesses éternelles et l'avant-goût du ciel dont l'Eucharistie est le gage.

M. f., cette communion fut suivie de beaucoup d'autres aussi fréquentes que ferventes. C'est le bonheur de Jeanne de recevoir Jésus-Eucharistie plusieurs fois par semaine et, quand elle le peut, tous les jours. « Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô Seigneur ! » Avec quelle ardeur et quelle confiance elle dit à Jésus : « Plus on blasphème vos mystères, plus je les crois ; plus les ingrats résistent à vos attraits, plus je vous aime ; plus on attaque votre divinité, plus je l'adore ; plus vos lois sont oubliées et transgressées, plus je les observe ; plus vos adorables vertus sont méconnues, plus je tâche de les pratiquer ; plus l'enfer travaille à la perte des âmes, plus je m'enflamme du désir de les sauver ! »

Parents chrétiens, autour de vous je vois vos enfants. Relativement à leur éducation religieuse, vous avez des devoirs sur la gravité desquels vous ne pouvez pas vous faire illusion. Toujours et partout, le niveau social s'élève ou s'abaisse selon que l'enfance est bien ou mal élevée. Tels, vos enfants, on les aura vus au sein de la famille, tels ils se montreront dans leur vie publique, fidèles au devoir ou s'en moquant, soumis à la loi ou rebelles à l'autorité. Enfants vicieux, leurs vices grandiront avec eux pour s'attacher à leurs flancs jusque dans la poussière du tombeau. Heureux, au contraire, heureux à jamais, s'ils ont été disciplinés au devoir et à la vertu : car les impressions du jeune âge sont de celles que le temps ne parvient pas à détruire.

Or, c'est l'Eucharistie qui verse dans l'enfant ces convictions fortes, ces habitudes morales qui font de vos fils et de vos filles la gloire de vos foyers et de la paroisse. Hâtez-vous donc de mettre vos enfants sous l'action de Jésus-Christ, en leur faisant prononcer de bonne heure son Nom adorable, en leur assurant la grâce de recevoir de bonne heure la sainte communion, en veillant à ce qu'ils suivent les leçons données au catéchisme pendant les années préparatoires à la Communion solennelle.

Comme Jeanne d'Arc, que vos enfants soient des anges de l'Eucharistie. Pour cela, faites-les manger souvent ce pain descendu du ciel. C'est à cette table céleste qu'ils apprendront à aimer, à obéir, à devenir vertueux. Ces aptitudes divines, que de la sorte vous donnerez à leurs petites âmes, contribueront puissamment à former des générations chrétiennes, capables de résister au flot montant de l'esprit mondain et des doctrines subversives de l'ordre social ; elles les feront capables de se mesurer avec la vie et de rendre à notre cher pays ce que le laïcisme a si vilainement ôté : la virilité des caractères.

II. — *Jeanne d'Arc, apôtre de l'Eucharistie*

Jeanne avait 13 ans, S. Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite commencèrent à lui apparaître pour la préparer à délivrer la France de la domination anglaise. Vers 17 ans, sur l'ordre de ses Voix, elle s'en alla trouver Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, lui demandant de l'envoyer au roi de France. Après une longue résistance, Baudricourt s'exécute ; la jeune guerrière part à cheval, un matin de février, escortée de six hom-

mes d'armes. Au bout de onze jours, à travers mille périls, elle arrive au château de Chinon, en Touraine, où résidait Charles VII. Avec infiniment de peine elle réussit à convaincre le roi de sa mission divine et obtient de lui une petite troupe pour aller délivrer Orléans, assiégée par les Anglais.

1. La voilà chef de guerre. Elle y met tout l'élan d'une âme enthousiaste. Elle est écoutée, obéie par ses soldats. Elle en profite pour les entraîner à la Table sainte : elle se fait l'apôtre de l'Eucharistie, car elle sait que le Pain des anges est le pain des forts. « Que pas un, dit-elle, ne se joigne à nous qu'il ne soit confessé. » Elle aime à assister avec eux à ces messes militaires dites en plein air, où toutes les têtes se courbent devant l'Hostie, où toutes les âmes se tendent vers le Dieu qui s'immole pour lui demander la force de s'immoler à leur tour. Au moment de la communion, l'émotion redouble quand on voit la jeune guerrière déposer son épée et s'avancer recueillie près de l'autel. Souvent, nous disent les historiens, elle s'y agenouille, elle, la pauvre paysanne, entre deux princes du sang, le duc d'Alençon et le comte de Clermont ; et les plus hauts seigneurs et les plus humbles soldats s'ébranlent à leur tour. L'effet moral est immense ; la grâce transforme ces gens : « Ils ont rajeuni, ils se retrouvent comme en leurs belles années, tous jeunes comme Jeanne... Avec elle ils commencent une nouvelle vie. » (Michelet).

A la tête d'une telle armée, la Vierge inspirée court sus aux Anglais : elle délivre Orléans, écrase l'ennemi à Patay, s'empare de Troyes, de Châlons, arrive à Reims où elle fait sacrer le roi Charles VII.

M. f., c'est avec une élite de bons chrétiens fortifiés par l'Eucharistie que Jeanne, au XV^e siècle, a bouté les Anglais hors de France ; c'est avec des hommes bons chrétiens qu'elle sauvera la France du XX^e siècle.

C'est pourquoi il faut des hommes à la Table sainte, des hommes qui fassent leurs Pâques, leur Noël. Car notre société porte au cœur un mal très grave : elle ne fait pas à Dieu la place qui lui appartient. De cette injustice-là elle mourrait, si nous n'avisions pas. En réalité, dans une nation sans Dieu, l'homme est à lui-même son principe, sa fin et sa loi. L'intérêt personnel, voilà l'unique force impulsive. Dès lors, plus de vrai pouvoir commandant à la raison au nom de la Raison suprême, mais le despotisme de la force, la tyrannie du nombre ou l'anarchie ; plus de subordination de l'intérêt privé à l'intérêt social, mais l'égoïsme insatiable ; plus de dévouement ni de sacrifice au foyer, mais la passion.

Chrétiens et Français, souvenez-vous donc que Jésus-Eucharistie est votre souverain Maître. « Quel est ton Seigneur ? » demandait-on un jour à Jeanne d'Arc. — « C'est Dieu ! » répondit-elle.

Chrétiens et Français, Jésus-Eucharistie est votre législateur suprême, votre juge, votre Dieu ! En lui vous avez à bâtir et à relever toutes choses : les foyers, les berceaux, l'éducation des générations nouvelles, les mœurs privées ou publiques, la vie sociale enfin.

2. Cinq jours après le sacre, Jeanne décide le roi à poursuivre la conquête. Mais en vain organise-t-elle sur les bords de l'Oise une campagne plus savante encore, au dire des gens de guerre, que celle de la Loire. En vain provoque-t-elle le retour et la soumission de cent villes à l'autorité de Charles VII. En vain touche-t-elle aux portes de Paris et déclare-t-elle qu'on n'a plus qu'à entrer : elle n'y entrera pas elle-même.

Prise à Compiègne le 22 mai 1430, traînée de prison en prison par Jean de Luxembourg, finalement elle fut vendue aux Anglais pour le prix environ de 500.000 francs. Ceux-ci la conduisirent à Rouen, l'enfermèrent dans un étroit cachot et la soumirent à la torture d'un procès... Quel procès, ô Dieu ! Un procès où quarante juges se réunirent pour perdre une pauvre enfant ; un procès où, pendant cent quatorze jours, on accabla de questions subtiles ou de trompeuses promesses une jeune fille de 19 ans ; un procès où l'on tendit à sa loyale simplicité des pièges que parfois elle aperçoit seulement lorsqu'elle y est presque tombée.

Et, au milieu de ses épreuves, elle reste l'apôtre de l'Eucharistie : « O Hostie sacrée, plus que jamais la guerre est déchaînée contre moi, plus que jamais j'ai besoin de votre force et de votre secours ! » Mais la méchanceté des hommes ne permet pas que le baiser de la sainte communion apporte à son âme amour, joie, consolation, réconfort ; elle ne lui permet pas d'aller adorer Jésus dans le tabernacle. Au vrai, un jour elle passe devant la chapelle pour se rendre à une séance du tribunal. Elle demande à l'huissier, maître Massieu, si là est le Corps de Jésus-Christ. Sur sa réponse affirmative, elle le supplie de la laisser s'arrêter un instant : alors elle tombe à genoux sur la dalle, devant la porte fermée. Son cœur s'élance vers son Dieu, et il faut la poigne brutale des geôliers pour l'arracher à cette communion spirituelle.

M. f., à l'imitation de Jeanne d'Arc, allez à l'Eucharistie, mères de famille, pères de famille, jeunes filles, jeunes gens, enfants. Soyez tous et chacun de vous « un ostensoir de Jésus ». L'ostensoir est plein de Dieu ; il l'élève, il le montre. Vous aussi, toutes les fois que vous communiez, vous êtes pleins de Dieu : montrez-le, faites-le régner autour de vous. Jésus est en vous, rayonnez-le à la façon des fleurs qui envoient leur parfum. Soyez la bonne odeur du Christ ; tranchez sur la masse, non par vanité, mais par nécessité apostolique ; au milieu d'un monde qui méconnaît l'Eucharistie, aimez l'Eucharistie.

* *

En conclusion recueillons sur les lèvres de Jeanne, mourant sur le bûcher de Rouen, le 30 mai 1431, ce cri d'immense espérance et d'immortelle béatitude : « Jésus ! Jésus ! » cri poussé avec tant de force qu'on l'entendit jusqu'au bout de la place ; au grand effroi des soldats qui murmurent : « Nous avons brûlé une sainte » ; du peuple, qui plaint maintenant la victime d'un si grand forfait ; des juges et des bourreaux qui, pour en faire disparaître jusqu'aux dernières traces, jettent ses cendres et son cœur inconsumé dans la Seine, dont les flots vont se mêler aux flots de la mer, seul tombeau qui fût digne de Jeanne d'Arc, ange de l'Eucharistie, apôtre de l'Eucharistie.

Jésus ! Jésus ! salutaire Hostie, vous qui m'ouvrirez les portes du ciel, l'ennemi menace nos jours, accordez-nous force et lumière. Oui, faites luire le jour où les peuples mieux éclairés s'étonneront d'avoir été si longtemps trompés par l'impiété ; où les ennemis de l'Eglise, effrayés de leur œuvre, se tairont ; où le règne de votre justice se lèvera sur les cendres refroidies des haines religieuses et des luttes sociales apaisées ; où les flots qui emporteront vers

l'avenir le cœur de la France seront des flots harmonieux, et où la pacification des âmes et des sociétés se fera en vous qui êtes le Prince de la paix et aussi l'Amour, Jésus-Eucharistie ! Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

Aux Vêpres

LA FOI

Mes chers enfants,

Quand les navires quittent la pleine mer pour aborder les côtes, il leur faut user de prudence, car il ne leur est point possible d'aborder partout. Pour leur indiquer le port et les mettre en garde contre les écueils, on a placé sur le rivage des phares, lumières puissantes et élevées qui brillent dans la nuit, et permettent au navire d'aborder sans crainte et sans accident. — La vie est aussi un voyage, et le monde qu'il nous faut traverser est aussi rempli de tempêtes et de dangers. Pour nous montrer le port qui est le ciel, pour nous signaler les écueils qui sont toutes les inventions du démon, pour nous éviter l'enfer qui serait la catastrophe éternelle, Dieu nous a donné un phare puissant : la foi.

I. — *La foi, intelligence et lumière surnaturelles*

Votre catéchisme vous a dit : « La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu a révélées et qu'il nous enseigne par son Eglise. » Vous avez bien étudié votre chapitre de la foi, je crois volontiers que vous le savez par cœur ; mais l'avez-vous bien compris ? Voulez-vous qu'en ce beau jour, où vous allez prêter serment de vivre toujours en chrétiens, c'est-à-dire en disciples de Jésus-Christ, nous parlions un peu de cette vertu de foi, que vous avez reçue au jour de votre baptême ?

Mes chers enfants, il y a, dans le monde, bien des pays que vous n'avez jamais visités, mais que vous connaissez cependant au moins de nom. Il y a, dans l'histoire, bien des hommes illustres que vous n'avez jamais aperçus, parce qu'ils étaient morts bien avant votre naissance. Il y a, dans le domaine des sciences et des arts, bien des merveilles que vous n'avez jamais vues de vos yeux. Pourtant, vous êtes sûrs de l'existence de Londres, Berlin ou Rome ; vous êtes certains que Louis XIV et Napoléon ont existé ; et vous n'ignorez pas ces merveilles de l'Egypte qui se nomment les pyramides. Vous savez tout cela, parce que le maître en classe vous l'a dit ; et vous le croyez, et vous faites bien, car c'est vrai.

Mais les hommes ne connaissent guère que la terre et ce qui se voit, au moins dans leurs lunettes astronomiques, leurs microscopes, leurs expériences ou leurs analyses chimiques. Cependant, le monde est immense et il y a beaucoup de choses qu'ils ignorent. Dieu au contraire connaît tout : ce qui se voit et ce qui est invisible, le passé, le présent, mais aussi l'avenir, et les secrets des cœurs, il sait tout.

Il peut donc nous parler de choses nouvelles ou futures que nous ne connaissions pas, que même les plus grands savants, avec toute leur science et tous leurs instruments, ne pouvaient pas découvrir. Le bon Dieu nous a-t-il parlé de ces choses mystérieuses et inconnues des hommes ? Oui, par Moïse et les prophètes, mais surtout par son fils Jésus-Christ.

Jésus-Christ, vous le savez, c'est « le Fils de Dieu fait homme. » Dieu, égal en tout à son Père, il partage avec lui la science infinie ; homme, vivant parmi les hommes et à leur manière, il a pu leur parler et être entendu. De quoi a-t-il parlé ? De Dieu et de son amour pour nous, du ciel et du bonheur dont on y jouit, de notre âme immortelle et de la vie éternelle ; il nous a dit que nous étions les enfants du bon Dieu, et qu'en obéissant à tous ses commandements et à ceux de son Eglise, nous mériterions d'entrer un jour dans son paradis ; que là, nous le verrions face à face et que nous partagerions son bonheur. Si au contraire nous refusions d'obéir, au lieu du ciel, ce serait le feu éternel de l'enfer avec l'éternelle privation de Dieu. Et toutes ces révélations, Jésus a confié à ses apôtres, qu'il avait lui-même choisis et longuement formés, le soin de les transmettre au monde entier.

Vous me direz : « Voilà des choses bien merveilleuses et extraordinaires : nous sommes fils de Dieu, nous le verrons un jour face à face, nous habiterons le ciel avec lui... Est-ce bien prudent de croire tout cela ? »

Oui, car c'est Dieu lui-même qui a parlé : or, il ne peut pas se tromper, car il sait tout ; et il ne peut pas nous tromper, car le mensonge est un vilain péché, et Dieu qui est bon et parfait ne peut commettre de fautes. Les hommes nous trompent quelquefois, et se trompent eux-mêmes souvent ; mais le bon Dieu jamais.

Pourtant, Dieu a pensé à tout, et pour nous aider à croire à sa parole, il nous a donné la foi.

Mes enfants, si, parlant à un animal, vous lui décriviez la jolie maison qu'on va lui construire, cela ne l'intéresserait pas, car il n'a pas d'intelligence pour comprendre. Mais si l'on vous annonçait à vous, sérieusement, que vous allez recevoir un beau cadeau, vous seriez prodigieusement intéressés, et votre joie se lirait dans vos yeux. Au contraire, si l'on vous obligeait d'assister au cours de science d'un professeur de grande école, vous ne feriez que vous ennuyer, tandis qu'un élève studieux et désireux d'arriver à une belle situation, suivrait ce cours avec la plus grande attention.

Il faut donc, pour croire à la parole de Jésus, être intelligent, c'est-à-dire doué de raison : première condition. Mais il faut encore que cela nous intéresse, pour que nous y prêtions attention. Allez voire dire à un richard égoïste de vendre la moitié de ses biens et de faire la charité, vous serez bien reçus ! Mais on a vu des riches, profondément chrétiens, quitter leurs biens et leur famille pour se faire, sous un habit grossier, les humbles serviteurs des malheureux ; ceux-là avaient compris que la prière, la charité, la pénitence sont des biens plus précieux que l'or et l'argent, et qu'avec eux on achète le ciel : ils avaient la foi.

Mes enfants, tant que vous garderez la foi de votre baptême, vous aimerez la parole de Dieu, elle vous intéressera, vous l'entendrez volontiers, vous y conformerez votre vie, et vous resterez bons chrétiens. Mais si vous veniez à la perdre ou même à la laisser dormir, vous oublieriez vite le chemin de l'église et donc aussi celui du ciel ; vous seriez semblables au voyageur qui va seul, dans la nuit, en pays inconnu ; et vous risqueriez fort de tomber en enfer pour l'éternité.

Aussi allez-vous prêter serment, devant Dieu, devant votre pasteur et vos familles, de conserver toujours votre foi et d'y rester fidèles jusqu'à la mort.

II. — *Le juste vit de la foi*

Mes enfants, si le phare vient à s'éteindre, le navire ne peut plus avancer, ou alors il court grand danger. Si une automobile se trouve brusquement sans lumière dans la nuit noire, il lui faut renoncer à poursuivre sa route. Enfin si vous aviez le malheur de perdre la vue, il vous serait bien difficile ensuite de gagner votre vie.

Le phare de la côte, les lumières de la voiture, les yeux de votre corps sont les images de ce qu'est la foi pour votre âme. Si votre foi s'endort, à plus forte raison si elle meurt, si vous la perdez, vous ne voyez plus votre chemin, le chemin du devoir et du bonheur, et plus vous avancez, plus vous risquez de tomber dans l'erreur et dans la mort éternelle.

« Mais, me direz-vous, cette foi, on peut donc la perdre ? » — Oui ; seulement, comme c'est un très grand malheur, Dieu, qui est très bon et miséricordieux, ne le permet que rarement et pour punir de grands coupables.

Mais la foi peut s'endormir. Quand vous reposez la nuit, vos paupières sont closes et vos membres immobiles ; vous ressemblez à des morts. Il y a ainsi beaucoup d'âmes dont la foi est endormie ; alors elles ne travaillent pas pour le ciel.

Ces gens-là marchent, parlent, s'appliquent à leur besogne ; mais tout cela c'est pour eux, pour manger du pain, gagner de l'argent, devenir plus riches et plus heureux. Ils ne se soucient pas du bon Dieu, ni de ses commandements, ni de la messe du dimanche, ni des Pâques et de la prière.

Pourtant, ce sont des baptisés, et la foi qu'ils ont reçue au baptême n'est pas toujours morte chez eux; quand ils verront venir la mort, s'ils ont le temps de se reconnaître, ils appelleront le prêtre, ou tout au moins ils ne le refuseront pas s'il se présente ; ils pourront peut-être faire une bonne confession et s'en aller réconciliés avec Dieu. Mais dès qu'il leur faudra rendre des comptes au tribunal du Souverain Juge, oh ! comme ils se sentiront honteux et pauvres ! ils n'auront rien à présenter, leurs mains seront vides de mérites, puisqu'ils n'auront pas travaillé pour Dieu ; ils ne pourront obtenir qu'une petite place bien humble dans le paradis, et encore seulement après une pénitence qui durera au purgatoire Dieu sait combien de temps !

Mes enfants, vous ne les imiterez pas. Votre foi sera une foi vivante, pratique et active. Qu'est-ce à dire ?

Tout d'abord ceci : puisque Dieu est le maître de tout, de vos biens, de votre santé, de votre vie même, et que la vie d'ici-bas n'est qu'un voyage dont le terme est le ciel, vous voudrez avant tout travailler pour Dieu et pour votre salut. Ce qui suppose que vous vivrez en état de grâce ; si quelque faute grave venait à vous faire perdre l'amitié divine, vous vous empresseriez de vous réconcilier par la Pénitence. Mais vous ferez mieux que cela : connaissant vos défauts, et sachant que le démon rôde sans cesse autour de vous, vous voudrez être forts pour lui résister, et prévenir ainsi les chutes possibles, et vous communierez. Quand Jésus sera dans votre âme, comment le démon n'aurait-il pas peur de vous ?

Votre foi servira donc d'abord à vous rappeler le terme du voyage, et à ne pas abandonner le bon chemin ou tout au moins à y revenir en toute hâte dès que vous vous en seriez écartés.

Ensuite vous aurez soin de soumettre à l'appréciation et au contrôle de votre foi vos jugements, vos désirs, vos sentiments et toutes vos actions. Vous entendrez dire par exemple : « L'enfer ne peut pas exister, Dieu n'est pas si terrible ; » vous vous souviendrez alors de la parole de Jésus aux méchants : « Allez, maudits, au feu éternel. » S'il vous arrive de désirer ce qui n'est point à vous, votre foi vous dira : « Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras injustement. » Si des sentiments de vengeance naissaient en votre cœur, vous sauriez les réprimer, étant les disciples de Jésus qui, après avoir donné l'exemple, a dit : « Faites du bien à vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. » Enfin, dès que votre conscience protestera en face d'une action, vous vous direz : « Que penserait Jésus de ce geste, de cette conduite ? Que ferait-il à ma place ? » Et votre foi vous indiquera clairement votre devoir.

Elle sera encore la belle lumière qui désarme l'ennemi et empêche ses victoires. C'est à la faveur des ténèbres ou du brouillard que l'adversaire tente les coups de surprise, que la pleine lumière du jour rend impossibles. Ainsi, tant que vous resterez des âmes croyantes et fidèles, le démon n'aura pas raison de vous, car vous devinerez son approche, vous déjouerez ses ruses.

Un proverbe dit : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron. » Plus vous vous servirez de votre foi, plus vous vous conformerez à ses leçons, plus elle grandira, plus elle sera forte, active, inébranlable ; plus votre vie sera chrétienne et méritoire pour le ciel.

III. — *Les récompenses de la foi*

Parlant aux apôtres, Jésus leur disait : « Le monde vous haïra, il se moquera de vous, et il vous persécutera ; et tandis qu'il se réjouira, vous serez dans la tristesse. Mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde. » Qu'est-ce donc que ce monde dont parle Jésus avec tant d'insistance ? C'est le royaume de Satan. Ici-bas, tout le genre humain est partagé entre deux armées, celle du Christ et celle du démon. Elle ont chacune leur drapeau, leurs consignes, leur loi, leurs ambitions. Mais tandis que le drapeau du Christ c'est la croix, sa consigne la charité, sa loi l'obéissance, et son ambition le bonheur, le drapeau du démon c'est le plaisir, ses consignes la haine, sa loi la révolte et le désordre, son ambition le mal et le malheur des peuples. Ces deux armées ont leurs hommes, les uns fidèles, les autres souvent transfuges et déserteurs, passant d'un camp dans l'autre.

Mes enfants, vous allez entrer dans cette grande bataille où l'on n'use pas de fusils ni de canons, mais où, hélas ! il y a des victimes ; les pauvres âmes, blessées à mort par le poison des mauvais journaux, par les spectacles et divertissements malsains, par les liaisons coupables, pauvres âmes dont les unes ressuscitent à la vie de la grâce, et dont les autres ne se relèvent jamais de leur mort, qui devient la mort éternelle.

S. Jean, qui avait recueilli l'enseignement de Jésus, parlant à ses disciples de cette bataille où il leur faudrait combattre, leur disait : « La victoire qui impose au monde la défaite, c'est votre foi ; car

celui qui croit fermement au Christ, Fils de Dieu, celui-là remporte la victoire. » Restez des croyants, mes enfants, et ni le poison de l'erreur, ni la contagion du vice, ne pourront vous atteindre, et au soir de votre vie, à quelque heure que Dieu vous appelle, vous pourrez dire comme S. Paul : « J'ai mené le bon combat,... j'ai conservé ma foi, il ne me reste plus qu'à recevoir du Souverain Juge la couronne de justice. »

Votre foi sera aussi votre joie et votre consolation. Depuis que le péché est entré dans le monde, la souffrance l'a suivi, et tant qu'il y demeurera, la souffrance y restera elle aussi. Ce n'est pas, croyez-le bien, en abandonnant l'Eglise et le Dieu de votre Première Communion que vous trouveriez le bonheur, pas même en ce monde ; car le vrai bonheur, il est encore dans la paix de la conscience et dans la satisfaction du devoir accompli.

Mais, de plus, votre foi vous montre la patrie au terme du voyage, le ciel en récompense de vos peines : « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux ; bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés... Ceux qui auront semé dans la tristesse moïssonneront dans la joie. » Et quand la mort viendra frapper quelqu'un des vôtres, la foi vous dira qu'il est vivant auprès de Dieu, qu'il continue de vous connaître et de vous aimer, et que le ciel un jour vous réunira.

Enfin quand ce sera votre tour, — un peu plus tôt, un peu plus tard ; Dieu seul sait l'heure, — quand il faudra tout quitter, la foi vous dira que ce n'est qu'un échange : pour une vie éphémère, une vie éternelle ; pour une existence de labeur et de peine, un trésor de joie et de repos. La foi vous dira qu'il faut vous remettre avec confiance dans les bras de Dieu que vous aurez toujours servi comme un fils aimant ; et qu'un jour viendra où le corps que vous abandonnez à la terre se lèvera de son tombeau pour prendre lui aussi sa part de bonheur et ne plus jamais mourir.

La foi vous dira cela, car ce sont les paroles mêmes du Christ : « Dieu a envoyé son Fils dans le monde afin que quiconque croira en lui, aie la vie éternelle... Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra, car celui qui vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. »

* *

Mes chers enfants, au jour de votre baptême, vos parrain et marraine se sont portés garants de votre foi, ils ont prêté pour vous serment de fidélité au Christ ; à ce moment, vous étiez inconscients, ignorants de ce qui se passait. Aujourd'hui, vous avez appris à connaître et à aimer Jésus ; vous avez confiance en lui ; vous savez qu'il n'est pas de guide et d'ami plus sûr et plus fidèle, plus sage et plus puissant. Vous allez promettre de lui garder toujours votre foi, une foi vivante et pratique, faisant de toute votre vie une vie vraiment chrétienne. Et vous pourrez dire comme S. Paul : « Je sais à qui j'ai donné ma foi, » c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir. Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XXIV

4e Dimanche après Pâques

LA CONSCIENCE

Mes frères,

Notre-Seigneur parle à ses Apôtres de son départ définitif. Le coup est dur pour ces natures ardentes. Ils sont là tous les onze, accablés, repliés sur eux-mêmes. Et le Sauveur les console : « Il vous est utile que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous ; tandis que, si je m'en vais, je vous l'enverrai... Il vous enseignera la vérité complète. »

Au vrai, les Apôtres prêchèrent les vérités que le Saint-Esprit leur avait enseignées. A la place du mensonge et de la corruption qui régnaient dans le monde, ils établirent une religion toute sainte, une morale toute pure. Par eux cette religion, cette morale, nous l'avons reçue. Cependant, n'a-t-elle pas perdu de sa pureté dans le cœur des hommes ?... C'est une plainte générale. D'où vient cela ? De ce que la conscience des hommes a été détériorée. Qu'est-ce donc que la conscience ? Et que nous dit-elle ?

I. — *Qu'est-ce que la conscience ?*

La conscience n'est autre chose que notre âme attentive à surveiller et à peser tout ce qui se passe en elle. Toutefois, on peut la définir : la voix de Dieu qui retentit dans notre âme pour nous instruire, nous commander, nous juger.

M. f., la conscience est la voix de Dieu. Réellement, cette voix que nous percevons en nous et que nous appelons la conscience, vient de Dieu. Elle nous dit : « Voici le bien à faire et voici le mal à éviter. » Et à ce titre que peut-elle être, sinon l'écho de la pensée divine dans notre âme ?

Si cette voix émanait de nous personnellement, nous pourrions la changer, la supprimer, qualifier bien ce qui est mal et mal ce qui est bien. Nous ne le pouvons pas. Car ce n'est pas nous qui forgeons le devoir ; nous le recevons tout fait ; il s'impose à nous avec rigueur. Vraiment, se rencontrerait-il des gens au jugement desquels un homme n'aurait d'autre loi que son intérêt et son plaisir, sans être tenu jamais à respecter les droits d'aucun autre ? S'il en était ainsi, il resterait certain que de telles exceptions seraient condamnées par l'opinion universelle.

Ces cas de perversion mis à part, au fond de toute âme humaine une voix retentit qui vient de quelqu'un qui nous est supérieur, de Dieu même.

Certes, nous restons libres ; nous pouvons ne pas tenir compte du devoir à accomplir ; nous pouvons passer outre. N'importe ! derrière nous la conscience se redresse et continue à nous marquer la barrière entre le bien et le mal.

II. — *Elle nous instruit*

Et cette voix divine nous instruit. Elle nous apprend notre triple devoir : religieux, individuel, social.

De la manière la plus nette, elle nous fait connaître nos obligations envers Dieu : l'adoration, par

laquelle nous proclamons que Dieu est le Créateur de l'univers et le souverain Maître de toutes choses ; l'action de grâce, par laquelle nous témoignons à Dieu une reconnaissance sincère et vraie ; la réparation, par laquelle nous nous mettons en face des pénitences auxquelles le péché nous condamne ; la demande, par laquelle nous supplions Dieu, à la façon de celui qui est dénué de tout et s'adresse à Celui qui a tout.

De la manière la plus nette, elle nous indique nos obligations individuelles. Comment cela ? — En nous avertissant : « Prends garde, nous dit-elle, à cette occasion dangereuse ; échappe à cette fréquentation où périrait ta vertu ; ne sème pas dans ton imagination, par d'imprudentes lectures, les germes de l'erreur ou les malsaines fermentations de la concupiscence. » — En nous excitant au bien. Si nous plions sous le poids de nos fautes, elle nous relève : « Allons, nous dit-elle, Dieu ne veut pas la mort du coupable, mais qu'il se convertisse et qu'il vive... Il n'est pas de volonté si faible qui ne puisse réaliser quelque effort. » Si nous sommes des âmes ferventes, elle produit en nous une faim insatiable de mieux faire.

De la manière la plus nette, elle nous révèle nos obligations sociales. Elle nous dit : « Obéis aux lois justes de ton pays, même les plus dures : l'impôt des biens, l'impôt du sang ; sois juste et charitable ; honore tes parents et dans les autres la dignité de la nature humaine et la ressemblance divine. »

III. — *Elle nous commande*

Et cette voix divine nous commande. De vrai, elle ne se contente pas de nous dire : « Voici le bien et voici le mal ; » aussitôt, elle ajoute autoritairement : « Fais le bien et évite le mal. » Devant ses ordres, nous sommes contraints de fléchir et de leur subordonner nos paroles et nos actions, nos pensées et nos désirs. Quand nous parlons ou nous agissons, nous ne sommes jamais sûrs de nous tenir en conformité entière avec la loi morale. Que fait notre conscience ? Elle enferme nos paroles et nos actions dans les limites du devoir ; « elle élève des quais sur les rives du fleuve, pour empêcher qu'il ne déborde et ne perde ses eaux dans les campagnes,... pour lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit et de suivre plus certainement son cours naturel. » (Bossuet).

En outre, nous portons en nous tout un monde de pensées et de désirs qui se dérobent à l'œil de la police, à l'action de la loi. Or, de ces pensées et de ces désirs jaillit le mal. Que fait la conscience ? Elle réprime ce mal dans sa cause, c'est-à-dire dans l'âme ; pour cela elle supprime le péché en réglant jusqu'à la pensée et jusqu'au désir qui s'élaborent dans l'âme.

III. — *Elle nous juge*

Et cette voix divine va plus loin encore : elle nous juge.

Elle discute tous nos actes ; aucun ne se soustrait à ses arrêts. Ainsi, lorsque ici-bas la justice n'existe pas, la conscience en appelle à celle de l'éternité. Car la justice ne comporte pas uniquement la volonté banale d'attribuer uniquement à chacun ce qui lui est dû; elle comporte aussi la résolution inébranlable de ne pas faire tort à ses semblables, de respecter leur honneur, leur réputation, leur vie, de supporter tous les malheurs et toutes les persécutions plutôt que de violer le droit. Néanmoins, dès ce monde, elle accorde au juste, comme une libéralité anticipée, l'inénarrable joie du devoir accompli ; au coupable elle inflige cette punition lancinante : le remords.

Il m'a été raconté qu'un homme, ne valant pas grand'chose, chaque soir, à son foyer, au moment où sa femme et ses enfants étaient en prière, entendait au fond de lui-même une voix qui lui disait : « Tu n'es qu'un misérable,... tu ne mérites pas l'honneur d'être chef d'une pareille famille. » C'était sa conscience qui lui infligeait cette torture quotidienne.

Un incrédule, un jour, plaisantait une Sœur de charité, qui avait quitté le sort le plus heureux dans le monde pour se consacrer au service des moribonds. « Vous seriez bien attrapée, ma sœur, s'il n'y avait pas une autre vie. » L'angélique créature, le regardant avec un visage où se reflétait le ciel, lui répondit : « Je ne puis pas comprendre ce que vous dites ; car je goûte déjà l'autre vie dans celle-ci. » Et elle disait vrai : sa conscience la récompensait déjà de ses sacrifices en lui faisant goûter une paix qui était un avant-goût de la récompense de l'au-delà.

* *

M. f., la conscience est la voix de Dieu qui retentit dans notre âme pour nous instruire, nous commander, nous juger. Donc, écoutons notre conscience. Tous nos progrès personnels dans le bien-être ou dans les connaissances sont frappés d'impuissance et de stérilité si la conscience n'est pas là pour les assainir, les régulariser. « Quand tu saurais presque tout de ce monde, tu ne saurais rien d'utile, si tu ne sais pas examiner ta conscience. Le vrai sage, ce n'est pas celui qui a le plus d'esprit, mais celui qui fait humblement son devoir. » Car ce qui fait la valeur de l'homme, ce n'est point le charme de son esprit, c'est la tenue de sa conscience : tant vaut la conscience, tant vaut l'homme.

LES PERSONNAGES EVANGELIQUES

CI

LE MAUVAIS LARRON

Une prédiction d'Isaïe au sujet de Jésus contenait ce passage : « Il a été rangé parmi les criminels. » (LIII, 12). Elle se réalisa au moment de la Crucifixion, car Notre-Seigneur fut mis en croix en même temps que deux bandits, et, par une dérision de plus à sa royauté, on lui donna la place d'honneur au milieu des deux autres. Ces hommes qui partagèrent le supplice du Sauveur avaient un lourd passé de fautes graves. Au début même de leur torture, ils professaient ensemble, pour le Messie, les mêmes sentiments blasphématoires qui agitaient toute la populace. Mais l'un d'eux se convertit à la dernière heure, tandis que l'autre mourut sans donner le moindre signe de repentir. C'est de celui-ci que nous allons nous occuper aujourd'hui.

I

Quelle avait été la cause de sa condamnation ? L'Evangile ne le précise pas, parce qu'il n'a pas été écrit pour nous renseigner sur les faits et gestes d'un individu aussi peu intéressant. Mais les données historiques nous permettent de nous en faire une idée. Le brigandage était fort répandu un peu partout, et dans certaines contrées le métier de détrousser les voyageurs constituait une industrie vraiment lucrative. La situation s'aggravait encore, en Palestine, du fait des troubles politiques. Lors des séditions fréquentes ou des luttes civiles, les partis levaient des troupes mercenaires, qui ne se recrutaient point parmi l'élite de la population. Après le licenciement ou les défaites, ces soldats improvisés, inaptes à une existence régulière, continuaient facilement à vivre de rapines et de violences, car ils étaient trop accoutumés à tuer pour se laisser arrêter par des scrupules de conscience. Ils attendaient ainsi l'occasion d'aller s'enrôler une fois de plus, dès qu'éclaterait une révolte nouvelle. Le peuple, certes, les redoutait, mais pourtant ne leur était pas aussi résolument hostile qu'on serait tenté de le croire, précisément parce qu'à ses yeux leurs luttes intermittentes contre les Romains usurpateurs excusaient, dans une certaine mesure, leurs agressions contre les personnes privées.

Cette mentalité explique comment les princes des prêtres parvinrent à faire réclamer par la foule, en dépit des efforts de Pilate, l'élargissement de Barabbas, — qui se trouvait dans le même cas que le mauvais larron, — plutôt que celui de Notre-Seigneur. Elle fait comprendre également comment ces malfaiteurs arrivaient à subsister dans la campagne, grâce à des complicités obtenues par persuasion ou extorquées par la crainte, qui leur fournissaient des renseignements et des provisions.

Ces gens-là se réunissaient en troupes, qui parcouraient la contrée sans aucun poste d'attache fixe. Il leur était nécessaire, en effet, de se trouver assez nombreux pour assaillir les caravanes, car les voyageurs, de leur côté, s'assemblaient en aussi grand nombre que possible, afin de résister à des attaques éventuelles. La parabole du bon Samaritain nous enseigne que les bandes ne dédaignaient pas de s'en prendre même aux passants isolés, quoique le butin fût alors évidemment plus mince.

Il va sans dire que le gouvernement central, ainsi que les procurateurs de la Judée, voyaient d'un très mauvais œil ces entreprises qui nuisaient au prestige de la paix romaine et constituaient un péril permanent pour l'ordre public. On essayait bien d'y mettre un terme, mais il faut convenir que l'autorité était assez mal armée pour cela. Elle n'avait d'autres ressources que de faire escorter par des miliciens les caravanes les plus importantes (celles qui étaient chargées de trésors ou comprenaient de hautes personnalités) et d'envoyer fréquemment des soldats accomplir des patrouilles à travers le pays. Mais les légionnaires, pesamment équipés, et facilement reconnaissables de loin, étaient défavorisés dans ces guérillas où tout l'avantage demeurait aux indigènes, connaissant mieux le pays et ses retraites sûres, documentés par leurs espions sur l'avance de leurs adversaires et pouvant plus facilement se disperser, sauf à se réunir de nouveau, une fois l'alerte passée.

Aussi, malgré les expéditions militaires, les malfaiteurs continuaient-ils à pulluler, non seulement dans les régions à peu près désertiques, mais même aux approches des villes, où le métier sans doute était plus dangereux, mais plus lucratif. On les désignait sous le nom de larrons, du mot latin *latro,* qui signifie voleur. Mais tout le monde savait que ce n'étaient pas de simples filous et qu'à la moindre résistance ils recouraient à l'assassinat, comme à un argument sans réplique.

II

C'est sans doute au cours d'une razzia exécutée par l'autorité militaire que le mauvais larron fut saisi, sans pouvoir cette fois s'échapper. Il fut conduit à Jérusalem et enfermé dans un de ces horribles cachots sans air, sans lumière, qui ressemblait d'ailleurs à toutes les prisons de l'époque. Quand on pouvait mettre la main sur un larron, son jugement ne tardait pas et la sentence généralement portée était un arrêt de mort, très souvent mérité du reste. La plupart du temps on aggravait la peine par le genre de supplice adopté, qui était le crucifiement.

Cette torture avait d'abord un caractère ignominieux, parce qu'elle était généralement réservée aux esclaves et qu'on ne l'employait pour les hommes libres que lorsqu'on tenait à flétrir leur mémoire d'une note d'infamie. En outre, elle était beaucoup plus cruelle que les autres moyens d'exécution, comme la décapitation par le glaive, ou même le bûcher et la noyade, qui amenaient promptement le trépas du condamné. Le supplice de la croix, au contraire, se prolongeait pendant des heures et parfois des journées entières.

L'instrument de mort se composait de deux énormes poutres, grossièrement équarries, dont l'une était verticale, l'autre horizontalement placée sur la première, de façon à représenter la lettre grecque T. Le supplicié avait les mains et les pieds attachés au gibet, la plupart du temps avec des clous, mais quelquefois aussi avec de simples cordes. Quand l'appareil avait été dressé sur le sol, il ne restait plus qu'à attendre que le coupable expirât, soit à la suite de l'effusion de sang produite par ses blessures, soit à force d'épuisement et de fièvre. Comme il serait arrivé souvent qu'au bout d'un temps plus ou moins long le poids du corps aurait fini par déchirer les mains et fait retomber le coupable, on avait soin de fixer, à la partie inférieure de la croix, une petite tablette appelée *suppedaneum,* sur laquelle reposaient les pieds, de manière à rendre tout glissement impossible. Enfin la loi voulait que sur le sommet du gibet fût fixée une pancarte qui portait le nom du criminel et le motif de sa condamnation. Cette règle avait pour but d'aggraver encore l'humiliation, ainsi que de démontrer au public que l'exécution avait lieu légalement, et non par suite d'un abus de pouvoir.

Au Golgotha, l'inscription de la croix de Notre-Seigneur souleva un incident relaté par le saint Evangile. Pilate l'avait fait ainsi rédiger : « Jésus, de Nazareth, roi des Juifs, » et il avait ordonné de répéter ce texte dans les trois langues couramment usitées dans la capitale de la Palestine : l'araméen, le latin et le grec. Or cette formule déplut fortement à certains membres du Sanhédrin, qui y voyaient l'indication d'une royauté réellement reconnue à Notre-Seigneur. Ils allèrent demander au gouverneur de vouloir bien la remplacer par une autre dans ce genre : « Jésus, de Nazareth, qui s'est dit roi des

Juifs. » Mais Pilate était excédé par les pharisiens et les scribes ; peut-être leur en voulait-il surtout de l'avoir contraint, par leurs menaces d'en appeler à César, à commettre une lâcheté inique. Après avoir honteusement capitulé sur le fonds, il refusa de céder sur la forme. « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit, » répondit-il, et par une disposition providentielle l'inscription demeura telle quelle, promulguant toujours que le Christ est Roi.

L'écriteau des larrons, par contre, ne suscita aucune querelle. Leurs crimes étaient si connus, la procédure suivie contre eux si régulière, et leurs personnalités si peu considérables, que nul ne songea à élever de difficulté à cet égard.

Si ces pancartes avaient été citées dans les récits évangéliques, on pourrait apprécier l'exactitude de la théorie de Salmeron qui affirme que le mauvais larron s'appelait Gestas. Son opinion s'appuie sur l'Evangile apocryphe de Nicodème, ce qui ne lui confère pas une grande valeur. Mais elle est corroborée par les traditions des Eglises orientales à partir du IIIe siècle. En tout cas, ce qui demeure hors de conteste, c'est le fait, affirmé par les Ecritures, que Notre-Seigneur fut crucifié au milieu de deux scélérats.

III

Ni l'un ni l'autre de ces malfaiteurs ne marcha à la mort avec la même résignation que l'Agneau de Dieu. Ils avaient la rage du désespoir, aussi cherchaient-ils à tourner leur colère contre tout ce qui les entourait. Dès qu'ils furent élevés sur les gibets, ils se mirent à invectiver Jésus. Mais tandis que l'un d'eux, soudain touché par la grâce, changea bientôt d'attitude, l'autre se laissa aller aux débordements d'une fureur de plus en plus violente. A mesure que le temps s'écoulait, ses souffrances devenaient plus cuisantes. La tension des muscles et des nerfs provoquait une fièvre ardente, et celle-ci amenait nécessairement la soif, l'un des pires supplices des crucifiés.

Comme si tout cela n'eût pas suffi à l'exaspérer, il entendait au-dessous de lui les clameurs de la foule insolente, et cela l'excitait encore. Ce n'était pas à lui que s'adressaient les injures ; les deux misérables comptaient si peu que l'attention était concentrée sur le personnage central, sur Jésus, que l'on détestait, à l'heure présente, autant qu'on l'avait acclamé quelques jours auparavant, lorsqu'il avait fait dans Jérusalem son entrée triomphale. Mais, comme tous les êtres foncièrement méchants, le mauvais larron cherchait à se venger sur quelqu'un de l'horrible torture où il se trouvait acculé par sa propre faute. La douceur héroïque de son voisin ne faisait que l'irriter davantage ; et peut-être était-il tourmenté encore par les reproches d'une conscience qui ne devait pas aboutir à se réveiller complètement. Il persévéra donc à invectiver le Rédempteur, qui ne lui répondait pas plus qu'il ne cherchait à répliquer aux murmures du peuple. Rien ne put l'arrêter, pas même les objurgations du bon larron dont les yeux s'ouvraient à la Lumière et qui le suppliait de faire silence, car Celui qui mourait en leur compagnie était un juste, et plus encore : le Fils Eternel de Jéhovah.

Une chose frappante, c'est que le bandit impénitent tenait le même langage que les princes des prêtres et les chefs de la nation. Lui aussi provoquait le Seigneur à descendre de la croix, par un prodige dont maintenant on le croyait incapable. Lui aussi blasphémait le Père tout-puissant, en répétant ce que les prêtres et les scribes criaient d'en-bas : « Il a confiance en Dieu : que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime ! » Pour peu qu'ils eussent gardé quelque sang-froid, une telle similitude aurait dû faire rougir non seulement les membres du Sanhédrin, mais la vulgaire foule elle-même. Il était dégradant au dernier point de faire partie d'un chœur où un tel criminel tenait sa partie. Ce qui, jusqu'à un certain point, était explicable chez un condamné désespéré, exacerbé par les convulsions d'une mort lente et prochaine, devenait monstrueux chez des hommes qui tous, à des degrés divers, étaient obligés de sauvegarder leur dignité et de ne pas laisser paraître au dehors leurs sentiments inhumains. Mais la folie de l'enfer les possédait, corps et âme. Ils ne jugèrent pas humiliant de tenir le même langage qu'un bandit de grand chemin et de s'abaisser à des grossièretés semblables. Qui sait même s'ils n'éprouvèrent pas quelque sympathie tardive pour l'assassin et le voleur qui, du haut de son gibet, leur renvoyait l'écho de leurs propres passions ?

Le mauvais larron continua ses blasphèmes jusqu'à l'épuisement de ses forces. Rien, dans les textes, ne permet de formuler l'espérance charitable qu'il se soit ressaisi avant de comparaître devant le tribunal sans appel de Celui qui allait faire miséricorde au bon larron.

CII

LE BON LARRON

Avant la réforme du Bréviaire Romain par Pie X, on y trouvait, au 24 avril, un office spécial consacré au Bon Larron, Confesseur, et qui avait été approuvé par la S. C. des Rites au XVIIIe siècle. Si cet office ne se retrouve plus dans nos bréviaires actuels, c'est qu'il n'était pas destiné à l'Eglise universelle, mais seulement à certains diocèses ou instituts qui en avaient témoigné le désir, et que, par conséquent, il a dû être transporté dans le Propre de ces groupements religieux.

Il n'en reste pas moins que le brigand crucifié à la droite de Notre-Seigneur a su se rendre digne d'un hommage si précieux et si rare, par la sincérité de son aveu, l'ardeur de son repentir et la fermeté de sa foi.

I

Quand il arriva sur la colline du Calvaire, portant sa croix sur ses épaules, il n'était certes pas animé de bonnes dispositions. S. Mathieu, après avoir relaté les blasphèmes que les Juifs lançaient contre le Christ en ce moment terrible, ajoute : « Les voleurs qui avaient été crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes outrages, » ce qui ne laisse place à aucune hésitation. Il est tout naturel, du reste, que ce bandit, fruste et dur, ait commencé, à l'exemple de son compagnon, à insulter Celui contre qui il voyait s'acharner tout le monde.

Mais bientôt une surprise le saisit, qui se changea vite en émotion. A voir Jésus si résigné, si calme, il devina qu'une force supérieure résidait en cet Homme, dont nous allons voir qu'il avait d'ailleurs entendu parler auparavant. Sa conscience se reprenait en face de la mort, et il songeait à l'éter-

nité dont il n'était plus séparé que par quelques heures brèves.

Tout d'abord, il ne se hasarda pas à entrer en rapports directs avec Jésus ; mais il se sentit tellement choqué de l'attitude de son compagnon de crimes, qu'il ne put s'empêcher de lui adresser des remontrances. « Toi non plus, lui dit-il, tu ne crains donc pas Dieu, toi qui es condamné au même supplice ? » Ces paroles méritent d'être examinées avec soin, car elles sont lourdes de sens.

Le bon larron y établissait d'abord un parallèle entre le bandit blasphémateur et les scribes, les pharisiens, les pontifes qui grouillaient autour de la croix en tenant un langage semblable au sien. Il comprenait que ni celui-là ni ceux-ci n'avaient cure de la vérité ni de la justice divine, mais que les uns et les autres étaient emportés par une fureur qui, malgré la différence des situations, les unissait dans une commune haine.

L'homme qui commençait à se convertir rappelait ensuite à celui qui s'obstinait dans son péché la pensée du jugement proche et la rigueur des revanches célestes. Implicitement, mais nettement, il reconnaissait que le Messie avait partie liée avec l'Eternel, puisqu'il considérait comme une offense au Très-Haut les insultes adressées à son Envoyé qui agonisait sur la croix.

Il invoquait encore une sorte de solidarité, formidable mais touchante, entre les trois hommes, si opposés à tous points de vue, mais néanmoins liés ensemble par la communauté du supplice. Il était odieux, en effet, que ce fût un des condamnés qui aggravât par ses sarcasmes les souffrances morales d'un autre, alors que son expérience présente lui permettait de mieux se rendre compte du besoin que l'on devait éprouver, en un pareil moment, à défaut de consolation, d'être au moins laissé en paix.

Le bon larron alla plus loin. Il confessa en même temps son indignité et la gloire du Rédempteur : « Pour nous encore, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos œuvres ; mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Il est indéniable que, pas plus que son compagnon, le voleur assassin qui parlait de la sorte ne pouvait être innocenté pour le passé.

Mais il se rendait compte, à présent, de la gravité de ses crimes, il se soumettait au châtiment et, par là, méritait l'absolution qui n'allait pas tarder à lui être conférée. — De plus, il attestait l'innocence du Sauveur. Pour parler ainsi, il fallait qu'il eût connaissance des œuvres accomplies par Celui dont il reconnaissait que son existence entière était bonne. Cela ne présente absolument rien d'anormal. Les prédications de Jésus, les miracles qu'il avait multipliés, avaient attiré maintes fois d'immenses concours de foules, et les témoins de toutes ces choses en avaient répandu la renommée au loin. Ces bruits qui émouvaient la Palestine entière étaient parvenus aux oreilles du malfaiteur. S'il ne s'en était pas soucié alors, leur souvenir remontait à sa mémoire à l'instant où il se rencontrait avec le Thaumaturge, et il concluait très justement que l'auteur de semblables merveilles ne pouvait être qu'un messager de Dieu.

II

Le mauvais larron ne se laissa pas attendrir par ces sollicitations, pourtant si éloquentes et si chaudes sous leur forme concise. L'esprit du mal le dominait, et peut-être, d'ailleurs, ne se rendait-il pas un compte exact de tout ce que voulait lui suggérer son camarade. Celui-ci, alors, cessa d'insister.

Mais son premier effort vers le bien, sa tentative initiale de venir au secours de Notre-Seigneur dans toute la mesure où ce lui était possible, lui méritèrent la grâce de parvenir à plus de courage encore. Tant il est vrai que chaque pas sur la route de l'idéal, comme d'ailleurs sur celle du vice, nous entraîne à de nouveaux progrès dans le même sens.

Le crucifié tourna la tête vers Jésus, autant que ce mouvement lui était possible, et il se permit de lui adresser cette humble prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume. » S. Luc emploie l'imparfait dans son récit : « *et il disait à Jésus.* » Ce qui prouve que le bon larron répéta à plusieurs reprises sa supplication confiante.

On ne saurait trop admirer le travail rapide que la grâce opérait dans cette âme. La première expression, *Seigneur,* à elle seule, constitue un acte de foi. Le larron ne pouvait employer ce terme dans le sens habituel de *maître,* un peu comme nous disons communément aujourd'hui *monsieur*. En effet, à ce moment où Jésus était dénué de tout, de toute puissance comme de toute richesse en ce monde, ce terme n'aurait pu être qu'une ironie, hypothèse que dément tout le reste de la phrase. Mais le converti voyait plus haut que ce monde. Il pensait à la domination souveraine dont le Christ restait pleinement investi dans le ciel, et il n'éprouvait aucun respect humain à manifester sa croyance, à l'instant même où les plus dévoués d'entre les disciples de la veille hésitaient à proclamer la leur.

Faisant ensuite un retour sur lui-même, le voleur demandait à ne pas être oublié par Notre-Seigneur. Dans sa mémoire se déroulait la longue série de ses forfaits ; il revoyait les traits crispés de ses victimes ainsi que leurs blessures sanglantes ; il se souvenait de ses rapines, dont le fruit s'était vite dissipé dans les débauches. Mais, en regard de tout cela, il mettait l'ineffable clémence de Dieu, qui d'un mot pouvait tout effacer. Il ne demandait rien pour la terre, pas même sa délivrance, qu'un miracle aurait pu cependant produire. Mais il savait que son âme était immortelle, qu'elle avait mérité dans l'autre vie des châtiments bien plus durs que celui que subissait en cet instant sa chair. Il savait en outre que Jésus était le Maître du royaume de gloire où l'on est heureux pour l'éternité dans l'union avec le Seigneur. D'une façon discrète et voilée, il implorait donc du Rédempteur sa libération de l'enfer et son admission au Paradis. Ses sentiments de contrition et de bonne volonté surnaturelle lui donnaient droit à quelque espérance.

S. Jean Chrysostome voit dans ce suppliant la figure des peuples païens qui allaient bientôt se diriger vers Notre-Seigneur, pour abjurer leurs longues erreurs passées et marcher fidèlement dans les voies de la grâce, tandis que la nation élue, représentée par le larron impénitent, s'obstinerait dans sa voie funeste et en serait punie par une réprobation sans retour. — Il fait remarquer encore que, de même qu'une seule faute grave avait jadis perdu Adam, et toute sa descendance avec lui, de même un seul élan sincère et généreux méritait à son auteur une récompense sans fin. — Et il ajoute qu'il n'avait pas été donné à Abraham lui-même de s'entendre promettre de son vivant le paradis, tandis